

L'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien

Relecture d'une expérience

Odile Flichy

Volume 11, Number 1-2, Fall 2003

Juifs et chrétiens. L'à-venir du dialogue.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009534ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de théologie de l'Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (print)

1492-1413 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Flichy, O. (2003). L'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien : relecture d'une expérience. *Théologiques*, 11(1-2), 233-258. <https://doi.org/10.7202/009534ar>

L'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien

Relecture d'une expérience

Odile FLICHY
Centre Sèvres
Facultés jésuites de Paris

Oser prendre la parole sur un tel sujet semble, à première vue, impossible ! Que dire, en effet, de ma tranquille résidence parisienne, face à ce paroxysme de violence que nous rapportent les médias, en cette fin d'année 2003 ? Comment, alors qu'attentats odieux et dures représailles militaires tissent le quotidien du Proche-Orient, exprimer son émotion face à la détresse et aux souffrances des uns et des autres, sans se faire reprocher de ne pas prendre parti ou, au contraire, de faire preuve de partialité ? Se taire pour ne blesser personne pourrait passer, dans le contexte actuel, pour un choix légitime, voire le seul raisonnable.

Une double motivation m'a néanmoins poussée à risquer l'aventure. D'une part, en tant que membre des amitiés judéo-chrétiennes de France depuis 1995, la vie et l'avenir de la section locale à laquelle j'appartiens ne sauraient me laisser indifférente et cet article est une occasion privilégiée d'y réfléchir. D'autre part, ce qu'un séjour récent de cinq mois à Jérusalem¹ m'a fait découvrir constitue, en soi, la matière de mon propos : l'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien s'est fait sentir, très concrètement, dans ma propre histoire personnelle.

Relire cette expérience exige néanmoins de préciser tout d'abord de quels événements il sera question et ce que l'on entend par « dialogue judéo-chrétien ».

1. Entre septembre 2002 et février 2003.

1. Définitions

1.1. Quels « événements » ?

L'expression suppose une relative actualité. Dans cette perspective, on s'accordera à dire que, dans la longue et complexe histoire de la terre de Palestine², marquée, en particulier, depuis le début du XIX^e siècle, par la naissance du mouvement sioniste, la création de l'État d'Israël et les guerres successives de 1948-1949, 1967 et 1973, puis la première Intifada (qui se déroule de 1987 au début du processus d'Oslo en 1993³), l'assassinat d'Yitzhak Rabin, le 4 novembre 1995, apparaît comme le tournant tragiquement décisif de ces dernières années. La disparition brutale de celui qui incarnait, en Israël et aux yeux de l'opinion internationale, la volonté de trouver une issue négociée au conflit israélo-palestinien, fut suivie à court terme, en effet, de l'effritement progressif de l'ensemble du processus de paix et, avec lui, de celui de l'immense espoir suscité par les avancées sans précédent réalisées au fil des pourparlers.

Le journaliste français Charles Enderlin, dans un livre intitulé *Le rêve brisé*⁴, retrace le déroulement des événements qui ont suivi la mort de Rabin jusqu'au déclenchement de la deuxième Intifada en septembre 2000. Abondamment documenté, rassemblant de nombreux textes et interviews de première main, son ouvrage fait apparaître comment, de manière quasi inéluctable, des questions cruciales (entre autres, celle du statut de Jérusalem et du retour des réfugiés), volontairement laissées en suspens par les négociateurs d'Oslo pour leur permettre d'engager résolument leurs peuples respectifs sur le chemin de la paix, sont devenues, pour chacun des deux camps en présence, des obstacles insurmontables et, de ce fait, autant de raisons de faire marche arrière et de laisser à nouveau parler les armes et la violence. L'échec de la rencontre de Camp David en 1999 sonne le glas des accords d'Oslo. Malgré l'organisation

-
2. Voir H. LAURENS, *La question de Palestine*, 2 vol. parus, Paris, Fayard, 1999 et 2002.
 3. La déclaration de principe que signent, le 13 septembre 1993, Israël et l'OLP, marque le début du processus d'Oslo. Avec la conférence de Madrid (octobre 1991), les négociations secrètes d'Oslo constituent « le débouché enfin attendu de l'Intifada ». Voir A. GRESH et D. VIDAL, *Les 100 clés du Proche-Orient* (Pluriel), nouv. éd. augm., Paris, Hachette Littératures, 2003, p. 288.
 4. C. ENDERLIN, *Le rêve brisé*, Paris, Fayard, 2002.

de rencontres « de la dernière chance » sous l'égide américaine, les « événements du Proche-Orient » seront désormais essentiellement constitués d'épisodes sanglants, s'inscrivant dans l'escalade de la violence : la recrudescence des attentats suicides entraînera le bouclage des territoires palestiniens et l'occupation des villes palestiniennes et ainsi de suite.

La terreur des attentats, les 39 jours du siège de Bethléem et la terrible bataille de Jenin, au printemps de l'année 2002, étaient encore très présents dans les esprits quand je suis arrivée à Jérusalem. Six mois après mon retour en France, le nombre des victimes dans les deux camps a atteint de tristes records. À la date d'aujourd'hui, les derniers attentats à Jérusalem⁵, la fin officielle de la trêve décrétée par les mouvements extrémistes palestiniens⁶, la poursuite inexorable de la construction du mur — de protection pour les uns, d'enfermement pour les autres — sont autant de coups très durs portés à la « Road Map⁷ » et laissent présager le pire.

C'est donc cette dernière phase, particulièrement meurtrière, du conflit israélo-palestinien qui constitue le cadre de ma réflexion.

1.2. *Quel dialogue judéo-chrétien ?*

1.2.1. Le dialogue : parole échangée, écoute mutuelle, rencontre de l'autre dans sa différence et redécouverte de soi, dans la limite de ce que l'on peut entendre

Avant d'être « judéo-chrétien », le dialogue judéo-chrétien se définit d'abord comme « dialogue », c'est-à-dire comme « parole échangée », et s'inscrit, à ce titre, dans la catégorie plus générale des instances de rencontre fondées sur le principe de l'écoute mutuelle et la volonté de communiquer avec celui qui est en face de soi⁸. Les lois qui régissent le

5. Vingt-trois morts dans l'explosion d'un autobus à l'entrée de Méa Shéarim le 19 août 2003 ; 15 morts dans deux attentats à Tel-Aviv et à Jérusalem le 10 septembre 2003.

6. Acceptée le 29 juin par le Hamas et le Djihad islamique, cette trêve prend fin le 22 août 2003.

7. Voir le journal *Le Monde* (21 août 2003) p. 7 : « La trêve en pièces, la “feuille de route” en péril ».

8. « Le dialogue suppose le désir de se connaître mutuellement et de développer et approfondir cette connaissance. Il constitue un moyen privilégié pour favoriser une meilleure connaissance mutuelle et, particulièrement dans le cas du dialogue entre juifs et chrétiens, pour approfondir les richesses de sa tradition propre. La condition

dialogue sont connues. Qu'il s'agisse d'un dialogue de groupes ou d'un dialogue interpersonnel, l'enjeu reste le même: accepter de se risquer dans un processus de transformation de soi par la rencontre et l'estime de l'autre. Renoncer — fût-ce temporairement — à ses propres certitudes au bénéfice de l'accueil respectueux des différences ouvre en effet le chemin d'un approfondissement de sa véritable identité.

Si sincère soit-elle, la volonté d'honorer les exigences d'un véritable dialogue se heurte cependant aux limites inhérentes à la personnalité et à l'histoire de chacun. Les clichés et les stéréotypes historico-culturels sont parfois tenaces. Par ailleurs, il est des récits qui sont proprement insupportables à ceux qui seraient pourtant désireux de les entendre afin de comprendre le point de vue de ceux qui les rapportent.

Ainsi, comment, dans le contexte actuel, eu égard au lourd héritage de l'histoire qu'ils assument, faire dialoguer des Israéliens encore sous le choc des derniers attentats et des Palestiniens à bout de force après d'ininterminables semaines de couvre-feu? Me revient en mémoire une réunion organisée, à Jérusalem à la fin de l'année 2002, par un représentant d'une organisation pacifiste prônant la non-violence. Le cri de souffrance, surgi de la salle, en l'occurrence dans la bouche d'une femme palestinienne, démontrait à lui seul l'inanité d'une parole trop déconnectée de la réalité vécue. Je revois également cette femme juive peu familière de la partie est de Jérusalem et véritablement épouvantée par la voix du *muezzin* de la mosquée voisine: pour elle, il ne pouvait s'agir que d'un appel à poser des bombes! Dans une telle situation, le dialogue en lui-même, quel que soit son objet, n'est pas toujours possible.

La prise de conscience de ses propres limites et de celles de ses interlocuteurs est partie constitutive du dialogue lui-même. Le dialogue entre Juifs et chrétiens n'échappe pas à la règle.

du dialogue est le respect de l'autre tel qu'il est, de sa foi surtout et de ses convictions religieuses.», COMMISSION DU SAINT-SIÈGE POUR LES RELATIONS AVEC LE JUDAÏSME, *Orientations et suggestions pour l'application de la déclaration conciliaire «Nostra Aetate»*, n° 4, paru dans *Documentation Catholique*, n° 1668 (19 janvier 1975) p. 59-62 (ici, § 1: «Le dialogue», p. 59).

1.2.2. Le dialogue judéo-chrétien : sa nature, son cadre,
son objet, ses acquis, ses limites

L'expression « dialogue judéo-chrétien » peut s'entendre à plusieurs niveaux, qu'il importe de distinguer.

Dans son acception la plus courante et la plus large, elle est utilisée pour faire référence à des rencontres entre Juifs et chrétiens, prenant en compte la différence de leur appartenance religieuse. En ce sens, le dialogue judéo-chrétien représente une branche du dialogue interreligieux, s'inscrivant de façon unique⁹ dans le champ des rencontres entre croyants de différentes religions, en particulier entre musulmans et chrétiens ou entre bouddhistes et chrétiens. Ces rencontres peuvent prendre des formes extrêmement variées, allant de la rencontre amicale entre voisins à des groupes de partage relativement informels ou relevant, au contraire, de l'institution ecclésiale d'une manière plus officielle pour un dialogue spécifiquement théologique¹⁰. Ainsi, en ce qui concerne la France, dans mon environnement catholique immédiat, on distinguera les vœux formulés par la communauté chrétienne (catholique et protestante) à l'adresse de la communauté juive à l'occasion des grandes fêtes du judaïsme, les soirées d'échange organisées dans le cadre de l'Amitié judéo-chrétienne autour d'un thème (souvent d'ordre spirituel ou religieux) et les rencontres officielles, à visée théologique, entre représentants des deux communautés dans le cadre des instances romaines ou diocésaines. À la suite de la déclaration conciliaire *Nostra Aetate* furent créés, à Rome, en 1970, le Comité international de liaison entre l'Église catholique et le Judaïsme puis, en 1974, la Commission pour les relations religieuses avec le Judaïsme. Il existe, au niveau national, le Comité

9. La relation entre le judaïsme et le christianisme est constitutive de l'identité du christianisme ; la particularité du dialogue judéo-chrétien qui résulte de ce lien privilégié lui donne une place spécifique dans le champ du dialogue interreligieux : « la relation entre chrétiens et juifs est un "paradigme" de toutes les relations interreligieuses que peuvent vivre les chrétiens. Car elle donne à l'Église un état d'esprit : celui de la rencontre et du dialogue. » (G. COMEAU, *Juifs et Chrétiens : le nouveau dialogue*, Paris, Atelier, 2001, p. 140)

10. Le document de 1984 du CONSEIL PONTIFICAL POUR LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX mentionne (au § 42) quatre formes de dialogue que l'article de G. COMEAU commente à la fin de ce numéro. On trouve ce document sur le site <<http://istr-marseille.ccf.fr/Pages/CdD/CdDs/CdD07/annontxt.htm>>.

épiscopal pour les relations avec le Judaïsme¹¹ et, dans chaque diocèse, un vicaire épiscopal ou un délégué diocésain pour les relations avec le judaïsme.

Appliquée aux initiatives et au travail plus spécifique de ces instances ecclésiales officielles, l'expression « dialogue judéo-chrétien » s'entend alors en un sens beaucoup plus restreint et quasi « technique ». Dans les milieux concernés par le dialogue interreligieux, et plus largement, dans les milieux juifs et chrétiens de l'après-Shoah, elle peut fonctionner, en effet, comme l'équivalent implicite d'un certain nombre de temps forts, qui, par les gestes ou les déclarations symboliques dont ils ont été l'occasion, ont contribué et contribuent encore à l'avènement de relations nouvelles entre Juifs et chrétiens. La venue du pape Jean-Paul II à la synagogue de Rome en avril 1986, son voyage en Israël en mars 2000, sa prière devant le Mur occidental du Temple et le geste historique de repentance qu'il pose au cours d'une eucharistie à Saint-Pierre de Rome en mars 2000 et qui engage toute l'Église dans une grande démarche de « conversion de la mémoire » à l'occasion du Jubilé de l'an 2000, en sont autant d'exemples significatifs. La déclaration juive *Dabru Emet* sur les chrétiens et le christianisme, publiée le 10 septembre 2000 dans les journaux américains, en est un autre. Les conditions de ce « nouveau dialogue¹² » qui se trouvent ainsi établies, sous le signe de la fraternité, colorent désormais d'une nuance singulière le vocabulaire qui le désigne.

Cependant, quand le contexte est celui d'Israël et des territoires palestiniens, une précision supplémentaire s'impose dans la mesure où, dans ce pays, d'une part, les Juifs, citoyens israéliens, et les chrétiens arabes palestiniens appartiennent à deux peuples qui s'affrontent en un violent conflit et, d'autre part, à l'intérieur même des frontières d'Israël, particulièrement en Galilée, existe, au sein d'une société majoritairement juive et à côté d'une autre minorité arabe musulmane, une minorité arabe chrétienne de citoyenneté israélienne¹³. Du fait de cette situation spéci-

11. En France, le président de ce comité est M^{gr} F. Deniau et son secrétaire national, le père P. Desbois.

12. Voir COMEAU, *Juifs et chrétiens*, p. 148.

13. « Aujourd'hui, les chrétiens [en Israël] sont environ 150 000, soit 2 % de la population de l'État d'Israël et 15 % de la population palestinienne de l'État d'Israël. » (Y. TEYSSIER D'ORFEUIL, *Michel Sabbah. Paix sur Jérusalem. Propos d'un évêque palestinien*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, p. 52)

fique, le dialogue entre Juifs et chrétiens, tel qu'il vient d'être défini, interfère constamment et inévitablement avec le dialogue israélo-palestinien et le dialogue entre Juifs et arabes de citoyenneté israélienne.

Les résultats de la recherche menée par Gregory Baum¹⁴ sur les différents lieux de dialogue judéo-chrétiens en Israël offrent une bonne illustration de cette imbrication. Le désir de promouvoir le dialogue interreligieux y est inséparable d'un engagement en faveur de la justice et de la paix. Il est frappant de constater que, dans tous les exemples qu'il donne (entre autres, l'organisation juive « Jewish Peace Fellowship¹⁵ », le groupe des Rabbins pour les droits de l'homme¹⁶, le Comité israélien contre les démolitions de maisons¹⁷, le Conseil de coordination interreligieuse en Israël¹⁸, différents centres éducatifs interreligieux comme *Neve Shalom*), le dialogue interreligieux intervient comme un outil privilégié au service de la cause de la paix, avec, comme enjeu principal, la survie même des deux peuples.

Tenter d'apprécier l'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien requiert, par conséquent, de porter une attention particulière à la nature du dialogue judéo-chrétien à ses différents niveaux de fonctionnement.

1.3. *Quelle expérience de ce dialogue ?*

Pour moi, en quelques mois, d'une manière brutale et inattendue, ce dialogue a pris deux visages différents, voire contradictoires, selon mon lieu d'insertion (la France ou Jérusalem).

14. Voir l'article de G. BAUM dans ce numéro. L'auteur a effectué sa recherche sur internet, en recensant les sites des associations engagées dans le dialogue judéo-chrétien. Voir « Jewish-Christian Dialogue in Israel », 2001, en ligne sur le site <[www.chretiens-et-juifs.org/article.php?voir\[\]=895&voir\[\]=5664](http://www.chretiens-et-juifs.org/article.php?voir[]=895&voir[]=5664)>.

15. Cette organisation, fondée en 1941 pour défendre le droit des Juifs objecteurs de conscience, milite en faveur de l'action non violente aux côtés du mouvement d'obédience chrétienne International Fellowship of Reconciliation (IFOR), connu en France sous l'appellation Mouvement International pour la Réconciliation (MIR).

16. Rabbis for Human Rights (RHR), fondé en 1988 en réaction aux opérations militaires israéliennes lors de la première Intifada.

17. The Israeli Committee Against House Demolition (ICAHN).

18. The Interreligious Coordinating Council in Israel (ICCI), fondé en 1991, au début de la guerre du Golfe. Plus de 65 institutions chrétiennes, musulmanes et juives en sont membres.

En France, jusqu'au moment de mon départ pour Jérusalem, mon engagement s'est inscrit dans le cadre des activités de ma paroisse — une petite section locale de la région de Versailles — sous la forme d'un groupe¹⁹ convivial de rencontres affilié à l'Amitié judéo-chrétienne (AJCF)²⁰. Malgré le déséquilibre dans la représentation des communautés juives et chrétiennes (un très petit nombre de juifs pour une majorité chrétienne, catholique et protestante), les rencontres mensuelles, dont l'objet était d'échanger sur tel ou tel point majeur de la foi ou sur la manière d'interpréter les textes bibliques, ont favorisé la création de véritables liens d'amitié entre les différentes communautés et entre les personnes.

Le fonctionnement de ce groupe illustre de façon significative le visage occidental (américain et européen) du dialogue judéo-chrétien défini plus haut. S'interroger sur les raisons de la Shoah, sur les raisons religieuses de l'antisémitisme, relire ensemble l'histoire de notre origine commune et prendre acte de nos différences... autant de questions et de motivations à l'arrière-plan de ces rencontres, témoignant de la même conviction et d'un même engagement pour des relations désormais fondées sur la fraternité et la confiance.

De longue date, il avait été décidé d'un commun accord que les prises de positions d'ordre politique des uns et des autres concernant la situation au Proche-Orient ne devaient pas intervenir au cours des discussions. Seule la solidarité du groupe à l'égard des membres préoccupés par le sort de leurs proches en Israël ou envers toutes les victimes de ce conflit, qu'elles soient juives, chrétiennes ou musulmanes, était clairement manifestée, en fonction des événements. Malgré quelques moments de tensions, à la faveur de cette règle stricte, la cohérence du groupe était encore grande lors de mon départ.

J'ai découvert une situation bien différente et surtout plus complexe à Jérusalem, en Israël et dans les territoires palestiniens. Paradoxalement, c'est dans le pays qui, du fait de son histoire même, constitue une situation unique de rencontre entre Juifs et chrétiens, le pays où, par excellence, le dialogue judéo-chrétien (en tant que l'une des composantes majeures du dialogue interreligieux en Terre sainte) prend tout son sens,

19. Le groupe « Lucie Cohen » de l'AJCF, en souvenir d'une des figures marquantes de ce groupe, morte prématurément.

20. L'AJCF, fondée en 1948 par J. Isaac et E. Fleg, est rattachée à l'*International Council of Christians and Jews* (ICCJ).

que la mise en œuvre de ce dialogue pose le plus de difficultés. La première raison est d'ordre pratique. Elle tient au caractère contraignant des restrictions de circulation et de déplacements pour les uns et les autres. Le tracé actuel des frontières, lié à la situation politique, est, en effet, un élément déterminant dans la configuration actuelle des lieux de rencontre et de dialogue entre les deux religions.

1.3.1. De part et d'autre de la ligne verte : deux communautés séparées

La ligne de couleur verte tracée sur une carte, en 1949, d'après les positions respectives des belligérants, pour délimiter les frontières entre l'État d'Israël et ses voisins arabes, coupait Jérusalem en deux. Depuis 1967 et l'occupation de ce qui était jusque là territoire jordanien, elle reste, sous la forme d'une route à grande circulation, une frontière à valeur hautement symbolique, séparant, en dépit de la présence militaire israélienne de part et d'autre, la partie ouest de Jérusalem de sa partie est.

Les Juifs vivent très majoritairement à l'ouest de la ligne verte. Seuls, les habitants du quartier juif de la vieille ville et les Juifs²¹ installés à l'intérieur même des autres quartiers résident à l'est de cette ligne. Les mesures de protection mises en place pour assurer leur sécurité font que, d'une manière générale, les Juifs ne viennent pas dans la partie est de la ville, que le quartier juif est un bastion bien gardé et que ses habitants ne se déplacent que fortement (et visiblement) armés, toutes conditions en soi peu propices au dialogue, même sous sa forme la plus réduite ! Celui-ci ne peut donc s'établir facilement, sinon à Jérusalem Ouest.

Or, la majorité des chrétiens se trouve à l'est de la ligne verte ! En effet, exception faite des chrétiens arabes israéliens sur lesquels je reviendrai, la communauté chrétienne est composée, à 98 %, d'Arabes palestiniens vivant dans le quartier chrétien de la vieille ville et dans les quartiers nord de Jérusalem (Beit Hanina, Ram, etc.), à Bethléem et dans ses environs, et ailleurs, dans des proportions variables, dans les villes et villages palestiniens (si le village de Taybeh, situé près de Ramallah, est entièrement chrétien, la plupart des autres sont à forte majorité musulmane).

Par ailleurs, d'un côté, par décision israélienne pour raison de sécurité, les territoires palestiniens sont actuellement interdits aux Juifs (ceux qui, comme les militants des associations pacifistes, passent outre pren-

21. Du point de vue palestinien, ces Juifs sont des « colons ».

nent le risque de sérieux ennuis avec les autorités policières et militaires); de l'autre, les Palestiniens ne passent que très difficilement, voire pas du tout, les postes de contrôle. Même lorsqu'ils sont, par chance, munis du laissez-passer de la bonne couleur (selon que la carte en leur possession est bleue ou verte, les droits de circulation ne sont pas les mêmes), la multiplication des jours de couvre-feu et le caractère imprévisible de la durée de bouclage des territoires les contraignent le plus souvent à rester enfermés chez eux. De leur côté, également, les conditions ne sont pas réunies pour favoriser les occasions de rencontre et de dialogue!

1.3.2. De part et d'autre du mur: peur et humiliation

Au fur et à mesure de l'avancée du mur destiné à isoler, du nord au sud, Israël de ses voisins palestiniens, en empiétant souvent sur les terres palestiniennes pour venir entourer les implantations juives qui s'y sont développées, et en condamnant au passage un certain nombre de villages palestiniens à l'enfermement absolu, s'élève une autre frontière, particulièrement menaçante, entre les deux communautés, celle de la peur d'un côté, et de l'humiliation, de l'autre. Quelles perspectives de rencontres la construction de ce mur laisse-t-elle, même aux plus optimistes? Croire et espérer que la volonté de dialogue, enracinée dans une foi commune envers le même Dieu unique, peut être plus forte que des pierres accumulées relève, dans les circonstances présentes, d'un pur acte de foi! Il faut se rendre à l'évidence: qui s'étonnera que, dans une telle situation, le désir de dialogue ne soit pas la priorité actuelle pour les Juifs et les chrétiens en Israël?

1.3.3. À l'intérieur des frontières d'Israël: des lieux d'accueil et de rencontre entre les communautés religieuses

Pour autant, le dialogue judéo-chrétien, entendu en son sens fort est bien présent en Israël, héritier, sous ses différentes formes actuelles, d'une longue histoire jalonnée d'initiatives et de réalisations qui témoignent des prodiges que peut accomplir la foi en un Dieu qui veut le salut de tous²².

22. Un aperçu suggestif en est donné par le numéro de la revue *SIDIC*, « Transformation par le dialogue » (2000) et le discours prononcé par sœur A.-C. AVRIL au monastère d'Abou Gosh, lors de la remise du prix de l'Amitié judéo-chrétienne à Dom J.-B. Gourion, publié dans *Sens*, 279 (2003) p. 282-288.

Bien des lieux de rencontre entre Juifs et chrétiens, à l'intérieur des frontières de l'État d'Israël, attestent la réalité de ce dialogue et la solidité des liens d'amitié tissés au fil des années, prouvant, s'il en était besoin, que, même dans une situation politique très tendue, la haine et la violence peuvent ne pas avoir le dernier mot.

Ce dialogue existe, d'une part, entre Juifs et chrétiens occidentaux résidant, parfois de longue date, en Israël et, d'autre part, entre Juifs et chrétiens arabes de citoyenneté israélienne (ces derniers vivant essentiellement en Galilée).

Tout étranger occidental séjournant en Israël et concerné par le dialogue judéo-chrétien ne peut manquer de découvrir à la fois les lieux qui en sont le symbole et les personnes qui ont choisi de consacrer leur vie à le promouvoir ou, au moins, d'en entendre parler (de vive voix ou par l'intermédiaire de publications). Ce fut mon cas concernant le monastère bénédictin d'Abou Gosh, le couvent des Sœurs de Notre-Dame-de-Sion à Ein Kerem et les centres scolaires et universitaires fondés par le père Émile Shoufani, curé de Nazareth, et le père Elias Chacour, du village d'Ibillin en Galilée. J'ai également fréquenté la communauté catholique hébreophone de Jérusalem, rattachée à l'Œuvre Saint-Jacques l'Apôtre. Il faut mentionner également, au nombre de ces lieux de dialogue entre Juifs et chrétiens, les hôpitaux et hospices tenus par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (à Mamila et Ein Kerem) et l'hôpital Saint-Louis tenu par les Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition.

1.3.4. Le monastère bénédictin d'Abou Gosh et le couvent d'Ein Kerem des Sœurs de Notre-Dame-de-Sion

La remise du prix de l'Amitié judéo-chrétienne, le 29 octobre 2002, à Dom Jean-Baptiste Gourion, prieur du monastère bénédictin de la Résurrection à Abou Gosh, fut l'occasion de rappeler et de saluer le rôle majeur de cette abbaye dans le dialogue interreligieux : « Vous êtes un lieu de paix consacré aux relations avec les communautés juives, installé au cœur d'un village arabo-israélien, et entretenant des relations fraternelles avec les Arabes qui sont aux alentours » disait le père Patrick Desbois dans son homélie, lors de la messe célébrée à Abou Gosh la veille de la cérémonie de remise du prix à la Knesset.

Comme d'autres couvents en Israël, et en particulier le couvent des Sœurs de Sion à Ein Kerem, le monastère d'Abou Gosh est connu pour

la qualité de son accueil : parmi les très nombreux groupes qui viennent solliciter les religieux(es) à divers titres, religieux mais aussi culturels, il faut citer, à côté des étudiants, des familles et bien d'autres représentants de la société juive israélienne, les promotions de soldats de l'armée israélienne qui choisissent de venir y faire une halte hebdomadaire²³.

Le regard à la fois bienveillant et critique porté par Lucien Lazare²⁴ sur ce dialogue lors de la même cérémonie en dit clairement les fruits et les limites : après avoir souligné le « départ nouveau dans l'histoire des relations entre Juifs et Chrétiens » suscité par la visite du Pape à Jérusalem, il ajoute : « ce qui a frappé, c'est que les communautés chrétiennes de Terre sainte que j'ose qualifier d'indigènes sont restées étrangères à tout ce processus. [...] Il n'y a pas eu de véritable rencontre entre les différentes communautés auxquelles s'est adressé le pape. [...] On n'a pas encore pris conscience du fait que l'identité des communautés chrétiennes indigènes est différente de celle de l'ensemble de la Catholicité, et je dirais presque de la Chrétienté. »

Comme ces propos le mettent en lumière, si fécond et si important soit-il pour ses bénéficiaires, dans la mesure où il concerne essentiellement des chrétiens « non indigènes », le dialogue judéo-chrétien à l'occidentale importé en Israël reste en deçà d'un certain nombre de conditions à réaliser pour que se nouent des rapports concrets entre les Israéliens et les communautés chrétiennes arabes minoritaires. Pour ces dernières, en effet, ce ne sont pas les questions d'ordre théologique qui priment mais plutôt les questions touchant à tout ce qui pourrait faire avancer sur le chemin de la paix et permettre aux différentes communautés religieuses de vivre ensemble dans la diversité, dans une reconnaissance mutuelle.

Le combat pour la paix et la tolérance religieuse mené par le père Émile Shoufani à Nazareth et par le père Elias Chacour à Ibillin s'inscrit précisément à ce niveau : en créant des lieux où les jeunes générations de Juifs, chrétiens et musulmans apprennent à vivre ensemble, ils ont construit les bases sur lesquelles un véritable dialogue interreligieux, en l'occurrence le dialogue judéo-chrétien, peut prendre racine et se développer.

23. Pour d'autres exemples, voir *Sens*, 279 (2003) p. 282-288.

24. Voir *Sens*, 279 (2003) p. 288-292. L. LAZARE, ancien directeur du lycée René-Cassin de Jérusalem et membre de la Commission des Justes a reçu le prix de l'Amitié judéo-chrétienne pour l'année 2003.

1.3.5. Les collèges et universités créés par Émile Shoufani²⁵ et Elias Chacour²⁶

Concernés les premiers par cette question cruciale, ces deux prêtres palestiniens arabes de Galilée, citoyens israéliens, ont fait de toute leur vie, au nom de leur foi chrétienne, un combat pour le dialogue et pour la paix. Multipliant les initiatives et rivalisant de courage et de ténacité, ils ont, l'un et l'autre réussi à ouvrir une brèche dans les barrières de haine en ouvrant des établissements scolaires et universitaires à vocation interreligieuse. Tant le collège Saint-Joseph à Nazareth que l'école secondaire et l'Université pluraliste d'Ibillin²⁷ symbolisent aujourd'hui l'espérance d'un monde où le dialogue fera taire les armes et permettra la réconciliation entre des peuples déchirés.

1.3.6. L'Œuvre Saint-Jacques et la communauté catholique hébreophone de Jérusalem²⁸

La communauté catholique hébreophone de Jérusalem (en hébreu : *kehilla*) se trouve, de par sa vocation même, à la croisée de l'Église catholique et du peuple juif. Partie intégrante de l'Église locale du patriarcat latin de Jérusalem depuis 1955, elle est une des quatre communautés hébreophones d'Israël qui, avec celles de Tel-Aviv-Jaffa, Haïfa et Beer-Sheva²⁹, constituent l'Œuvre Saint-Jacques l'Apôtre. Elle regroupe des chrétiens catholiques d'origine juive et non juive, israéliens ou résidents étrangers, vivant en milieu juif, priant et exprimant leur foi en hébreu, profondément conscients des racines juives de leur foi et cherchant à comprendre la relation entre le judaïsme contemporain (dans toute sa diversité) et la foi chrétienne aujourd'hui. Sa vocation a été pleinement

25. Voir H. PROLONGEAU, *Le Curé de Nazareth. Émile Shoufani, Arabe israélien, homme de parole en Galilée*, Paris, Albin Michel, 1998.

26. E. CHACOUR, *J'ai foi en nous. Au-delà du désespoir*, Paris, Presses de la Renaissance, 2002.

27. L'ensemble regroupe aujourd'hui 4500 étudiants, chrétiens, musulmans et juifs, issus de 70 villes et villages à travers tout le pays. Les 285 professeurs sont, pour la plupart, chrétiens, mais beaucoup sont musulmans, quelques-uns sont druzes et 28 d'entre eux sont Juifs (cf. CHACOUR, *J'ai foi en nous*, p. 148).

28. Voir D. NEUHAUS, « Kehilla, Church and Jewish People », *Mishkan*, 36 (2002) p. 78-86.

29. La communauté hébreophone de Beer-Sheva a le statut de paroisse.

reconnue par l'église locale catholique latine : le patriarche latin de Jérusalem, M^{gr} Michel Sabbah, le premier patriarche arabe palestinien, a nommé pour la première fois un vicaire épiscopal pour les communautés hébreóphones.

Beaucoup de ses membres conçoivent leur rôle à l'intérieur de l'Église plutôt que dans le dialogue direct et officiel entre les représentants des communautés catholiques et juives. Ce rôle consiste en une attention constante portée à la signification, pour les chrétiens, du lien avec le judaïsme et le peuple juif. Ils estiment en effet que le moment n'est pas encore venu pour eux d'être en première ligne dans le dialogue judéo-chrétien et se sentent plutôt appelés à une présence discrète témoignant, dans la vie quotidienne, de la possibilité de vivre dans le respect et l'amitié avec le peuple juif. Petite communauté locale en Israël de catholiques intégrés à la société israélienne, ces chrétiens peuvent être une tête de pont pour une véritable réconciliation entre Juifs et chrétiens ainsi que porteurs d'une espérance de paix pour les Israéliens et les Palestiniens.

Parmi les membres de cette communauté, on compte des figures prestigieuses, comme le fondateur du village de Neve Shalom, le dominicain Bruno Hussar (mort en 1996). Le père Marcel Dubois, également dominicain, qui dirigea pendant plusieurs années le département de philosophie à l'Université Hébraïque de Jérusalem est, lui aussi, une figure illustre de ces chrétiens hébreóphones.

1.3.7. Les hôpitaux et institutions pour handicapés tenus par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul

Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul dirigent deux institutions pour handicapés physiques et mentaux à Mamila et à Ein Kerem tandis que, de leur côté, les Sœurs de Saint-Joseph sont au service des mourants à l'hôpital Saint-Louis de Jérusalem. Certes, le dialogue qui s'établit, grâce à leurs apostolats respectifs, dans ces établissements hospitaliers, n'est pas un dialogue formel, au niveau théologique. Il est bien davantage un dialogue de la vie concrète, fondé sur les valeurs sociales et sur la valeur de la personne. Il est, en particulier, un dialogue sur le sens de la souffrance, de la maladie, de la mort, sur le sens d'une présence auprès de ceux qui ne sont plus utiles. Parce qu'il est, de par son caractère exemplaire, susceptible de modifier le regard de la société juive israélienne sur le christianisme, le témoignage que représente un tel dévouement au service des

plus pauvres, des plus faibles, est une véritable contribution à l'instauration de la confiance nécessaire à tout dialogue.

1.3.8. À l'Université de Bethléem et au séminaire latin de Beit Jala :
un enseignement sur le judaïsme³⁰

Une autre forme de cette préparation à un dialogue judéo-chrétien en profondeur, enraciné dans la connaissance et le respect de l'autre est l'enseignement sur le judaïsme qui est donné, depuis sept ou huit ans aux étudiants de l'Université catholique de Bethléem et aux séminaristes du séminaire latin de Beit Jala. Actuellement, les cours, d'un niveau introductif, commencent par une consistante présentation de l'histoire du peuple juif et donnent ensuite un aperçu de la pratique religieuse juive. La problématique de départ est celle de l'identité juive : qui est juif ? qu'est-ce qu'un Juif ? Elle laisse place peu à peu à une discussion portant sur la religion juive, le peuple juif, la civilisation juive.

Cette expérience, quoique récente, est déjà très prometteuse : le professeur a noté chez ces étudiants palestiniens, un immense intérêt pour cet enseignement : le désir manifeste de connaître, pour certains « l'ennemi », pour d'autres, le « monde-de-l'autre-côté-du-mur ». De véritables « conversions se sont déjà produites devant la découverte de l'histoire de l'antisémitisme européen ou de la similitude entre les fêtes juives et les fêtes chrétiennes. La question de la Shoah ou encore celle du sionisme ont parfois soulevé de vives, voire très vives discussions. On ne peut s'empêcher de regretter que, faute de laissez-passer, les étudiants palestiniens de l'Université n'aient pu se rendre en territoire israélien pour visiter les lieux saints des Juifs.

1.3.9. Mais les chrétiens arabes sont trop souvent absents de ce dialogue

Que ce soit à l'occasion d'une rencontre avec la paroisse melkite (grecque catholique) de Bethléem, avec la petite communauté des Petites Sœurs de Jésus de Beit Jala, avec la paroisse catholique latine de Taybeh, ou avec des chrétiens orthodoxes de Bethléem ou encore lors de la visite que j'ai pu faire de la maternité et de la crèche de Bethléem tenue par les Filles

30. Cet enseignement est donné par le père D. NEUHAUS, s.j., que je remercie pour les informations qui suivent.

de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, j'ai pu mesurer le caractère tragique de l'enfermement et de l'isolement des chrétiens arabes.

En dehors des initiatives personnelles qui doivent rester discrètes par mesure de sécurité, les seules rencontres possibles — également non sans risques pour les Israéliens qui s'y aventurent — entre chrétiens et Juifs, pour ces communautés chrétiennes et leurs voisins musulmans, ont lieu dans le cadre des activités des associations et mouvements pacifistes israéliens. Ces derniers sont très nombreux : *Shalom Akshav* (« La Paix maintenant »), *Gush Shalom* (« Le Bloc de la Paix ») et sa composante féminine *Bat Shalom* (« Fille de la Paix », coordination de femmes israéliennes et palestiniennes), et différentes organisations de droits de l'homme, par exemple, *Betsalem* (« À l'image de [Dieu] »), *Ta'ayoush* (« Vivre ensemble »), etc.

Parmi les actions entreprises par ces différents groupes, figurent les manifestations pour la paix et contre l'occupation des territoires ; plusieurs ont eu lieu durant mon séjour à Jérusalem, en particulier au moment des fêtes de Noël. Même si ces mouvements sont encore très minoritaires dans la société israélienne actuelle, la solidarité qui s'y manifeste n'en est pas moins significative d'une volonté partagée de dialogue : un dialogue de survie en l'occurrence !

2. L'impact de la deuxième Intifada sur le dialogue judéo-chrétien ? Relecture d'une expérience

Le cadre de mon propos étant ainsi fixé, il est temps de reprendre la question posée au départ pour tenter de cerner quel est l'impact des événements liés à la deuxième Intifada et au conflit israélo-palestinien sur le dialogue judéo-chrétien. À expérience modeste, réponse modeste ! La relecture, à quelques mois de distance, de l'expérience que fut ce séjour à Jérusalem me pousse à risquer les quelques réflexions qui suivent.

2.1. *Un état de fait : l'impossibilité d'ignorer ou de ne pas prendre en compte la situation en Israël et dans les territoires palestiniens*

Probablement exacerbée, plusieurs mois durant, par la menace d'une guerre au Proche-Orient, toujours annoncée comme imminente mais dont l'échéance était sans cesse repoussée, la tension sous-jacente dans les relations entre Juifs et chrétiens au sein du groupe d'Amitié judéo-chré-

tienne que je fréquentais devint de plus en plus pesante. Peu après mon retour, un constat s'imposait : il était désormais impossible d'ignorer ou de ne pas prendre en compte la situation en Israël et dans les territoires palestiniens. Plutôt que de laisser s'affronter des points de vue inconciliables, le groupe préféra suspendre provisoirement ses rencontres et confier son avenir à une petite « cellule de veille ». La décision était à la fois sage (dictée par le souci de préserver l'avenir du groupe et de ne pas rompre le dialogue) et terrible, entérinant le fait que, pour la première fois, les événements du Proche-Orient venaient interférer dans la vie de ce groupe. Elle était également révélatrice du caractère fragile, voire illusoire, d'un dialogue « théologique » coupé, ne fût-ce que partiellement, de son enracinement dans les préoccupations et la vie concrète de ses partenaires. Malheureusement, du fait d'un nouveau déchaînement de violence depuis la fin de l'été, ce constat est plus que jamais d'actualité et tourne au paradoxe : il est désormais impossible de ne pas parler de ce dont, pourtant, il ne faudrait pas parler pour pouvoir continuer à parler ensemble!!!

Au-delà de cet exemple, significatif à mes yeux mais, par ailleurs, non représentatif d'une évolution générale au sein de l'ACJF, l'impact des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien me semble repérable dans deux directions opposées : d'un côté, une attitude excessivement prudente des institutions ecclésiales catholiques romaines face à la radicalisation des positions respectives et à la grande inquiétude de la communauté juive en France qui risque d'exacerber les tensions ; la multiplication, d'un autre côté, de gestes d'accueil qui, dans leur simplicité même, deviennent des signes porteurs d'espérance.

2.1.1. Des signes de tension

Relevons rapidement quelques sources de tension repérables. Premièrement, l'institution ecclésiale se montre prudente face aux appels des chrétiens de Palestine, qui se sentent abandonnés. La situation tragique des ces chrétiens, à Bethléem en particulier, n'est plus ignorée de personne. Les médias s'en sont fait largement l'écho ces derniers mois. Rien ne vaut, cependant, pour toucher du doigt l'état de désespérance qui est le leur, d'aller sur place leur rendre visite. Le sentiment qu'ils ont d'être abandonnés par leurs frères chrétiens interroge douloureusement la conscience chrétienne : leur Église ne peut-elle vraiment rien pour eux ?

En effet, sans préjuger de la politique du Vatican en la matière, et sans nier la complexité de la situation, il faut reconnaître que le dialogue judéo-chrétien engagé par les instances officielles romaines ne semble pas d'un grand secours pour trouver une issue au drame qui est en train de se jouer et qui laisse craindre la disparition pure et simple des chrétiens de Terre sainte : entre le mois d'avril et la fin de l'année 2002, plus de 1000 d'entre eux avaient quitté Bethléem ! L'appel au secours lancé le 24 février 2003³¹ aux présidents des conférences épiscopales du monde et à l'ensemble du monde chrétien par le patriarche latin de Jérusalem, Sa Béatitudo Michel Sabbah et le custode franciscain de Terre sainte, le père Giovanni Battistelli, alors que le mur en construction à travers le pays menace d'isoler Bethléem, témoigne du désarroi de la communauté chrétienne locale et de son attente à l'égard du monde chrétien. Qui ne se sentirait interpellé par ce cri d'alarme, au nom même de l'amitié judéo-chrétienne ? Comment comprendre l'apparent silence des différents responsables ecclésiaux sur cette question ? L'état des relations entre Israël et le Vatican, dont tout le monde s'accorde à dire qu'il n'a jamais été aussi bon depuis le voyage du Pape à Jérusalem en mars 2000, ne peut-il jouer en faveur d'une solution « raisonnable » pour les chrétiens de Terre sainte ?

Pour ma part, émue par cet appel, j'ai tenté, avec mon entourage proche, de mobiliser quelques voix chrétiennes pour une simple parole de

31. Texte disponible en version anglaise dans l'article « Bethlehem Getting Its Own Wailing Wall. Catholic Leaders Appeal for a Halt to Construction » (2 mars 2003), en ligne sur le site de l'agence internationale d'information *Zenit*, <<http://zenit.org/english>>. Le texte dit (ma traduction) :

S'il vous plaît, faites tout ce que vous pouvez : à travers vos gouvernements, l'ambassade israélienne de vos pays, le gouvernement israélien lui-même. [...] Les autorités militaires israéliennes ont pris la décision de diviser les Territoires Palestiniens d'Israël par un mur qui passe à travers tout le pays. Les travaux sont arrivés à Bethléem. [...] À cause de la décision israélienne, 60 familles chrétiennes, près de la Tombe de Rachel, à l'entrée de Bethléem, sont encerclées, isolées et privées de tous les services. Elles n'ont qu'une petite entrée, à travers le mur de huit mètres de haut, qui isole par ailleurs la ville de Bethléem de Jérusalem et des autres territoires. [...] Nous adressons également ce message urgent à tout le monde chrétien. S'il vous plaît, avant qu'il ne soit trop tard, faites quelque chose pour que Bethléem continue d'être une ville accessible, dans laquelle on puisse prier et vivre en paix ; persuadez les autorités israéliennes à interrompre la construction du mur à l'entrée de cette authentique ville sainte des chrétiens, la ville de Bethléem !

soutien en réponse à cet appel. Les mises en garde, venues de différents organes ecclésiastiques, contre les réactions que pouvait susciter une telle prise de position, les invitations à la « prudence » et à se tenir, en tant que chrétienne, « au-dessus de la mêlée » m'ont ouvert les yeux : dans le dialogue judéo-chrétien tel qu'il fonctionne en France, la peur de faire de la peine à son interlocuteur juif, la crainte de se voir reprocher une attitude partisane et le présupposé d'un soutien de principe à l'État d'Israël comme preuve de la « repentance » officielle de l'Église catholique envers le peuple juif jugulent la parole et ferment la bouche de ceux qui auraient autorité pour dénoncer, au nom même des liens constitutifs entre le judaïsme et le christianisme, une situation d'injustice inacceptable.

Deuxièmement, la radicalisation des positions respectives que ce conflit a entraînée³², en Israël et en France, menace directement le dialogue judéo-chrétien de se transformer en un dialogue de sourds, chacun n'écoulant que sa propre angoisse sans pouvoir entendre celle de l'autre. Plus grave encore, elle agite en Israël le spectre d'une division à l'intérieur même de la communauté chrétienne, une séparation juridique en deux diocèses, entre la communauté hébraïque et l'église locale arabophone, paraissant souhaitable, voire nécessaire, à certains. À l'heure où les Israéliens et les Palestiniens semblent condamnés à vivre de part et d'autre d'un mur de séparation, le dialogue entre chrétiens et Juifs doit-il vraiment épouser les frontières politiques en Israël ? La vive émotion suscitée dans la communauté chrétienne, à quelques mois d'intervalle, par la cérémonie de remise du prix de l'AJCF, à la Knesset, à Dom Jean-Baptiste Gourion et par la nomination de ce dernier comme évêque auxiliaire pour les chrétiens hébreophones, m'a obligée à me poser, pour la première fois, cette question et à prêter attention aux deux discours différents qui se sont fait entendre à ce propos. Pour les uns, l'argument se voulait réaliste : les frontières des églises locales sont dépendantes des frontières politiques et, dans l'hypothèse de deux États voisins, l'existence d'une église hébreophone israélienne d'un côté et d'une église arabophone palestinienne de l'autre se justifierait. Pour les autres, dans

32. Il est actuellement très difficile de ne pas sembler « choisir son camp » : dans le film d'A. SEGAL *Témoins pour la paix*, tourné en Israël et dans les territoires palestiniens en janvier 2003, une juive israélienne, militante de l'association *Betsalem*, en témoigne, déplorant que le simple fait de se rendre auprès de personnes victimes de ce conflit, était interprété comme le fait d'être « pour les uns, contre les autres ».

la situation actuelle, compte tenu du statut de patriarcat de la Terre sainte et de la présence en Israël d'une communauté de chrétiens arabes de citoyenneté israélienne, cette décision, en officialisant les tensions entre des communautés de sensibilité différente, allait dans le sens d'une division de l'Église latine. De fait, la priorité des uns allait au dialogue avec le judaïsme dans les frontières de l'État d'Israël, celle des autres, par solidarité avec les chrétiens arabes, s'attachait à marquer son opposition à la politique israélienne à l'égard des Palestiniens.

Parce qu'il recouvre des réalités différentes et qu'il ne se situe pas au même niveau pour les uns et les autres, le dialogue judéo-chrétien est au cœur de ce dialogue de sourds. Il fait souvent directement les frais du conflit qui déchire le pays.

Aujourd'hui, dans un contexte moins passionnel, le débat sur ce sujet se pose davantage en termes d'un défi pour la communauté catholique de Terre sainte : celui de la collaboration fraternelle au sein d'une Église unie dans sa diversité. Le choix de nommer un évêque auxiliaire, travaillant aux côtés du patriarche, est révélateur de la volonté de tous les responsables ecclésiaux d'œuvrer en ce sens. Le dialogue judéo-chrétien a tout à gagner d'un tel projet.

Troisièmement, il faut mettre en relief la grande inquiétude de la communauté juive de France. Devant les actes d'hostilité auxquels elle est en butte, celle-ci lance un cri d'alarme : selon les propres termes du rabbin Philippe Haddad, elle a l'impression « de revivre des temps anciens et de se trouver devant un précipice³³ ». Sans croire que les actes antisémites, dont il a été lui-même la victime³⁴ révèlent « une extension numérique de l'antisémitisme³⁵ » et écartant l'idée que la France soit devenue un pays antisémite³⁶, P. Haddad constate, cependant, que les images de l'Intifada, amplifiées par les médias, en sont à l'origine : le conflit du Proche-Orient fait planer sur la France le risque d'un communautarisme dangereux et, en tout état de cause, fatal au dialogue.

33. P. HADDAD, *Israël, j'ai fait un rêve. Un rabbin au cœur du conflit israélo-palestinien* (Témoignage Chrétien), Paris, Atelier, 2003, p. 32.

34. HADDAD fait allusion aux lettres d'injures trouvées dans son courrier et à l'incendie de sa synagogue (la synagogue des Ulis dans l'Essonne), il y a deux ans.

35. HADDAD, *Israël, j'ai fait un rêve*, p. 93.

36. HADDAD, *Israël, j'ai fait un rêve*, p. 94.

2.1.2. Mais aussi des signes d'espérance

Dans un tel contexte dramatique, des gestes d'accueil tout simples revêtent une dimension véritablement prophétique et deviennent des signes porteurs d'espérance. L'anonymat qui les accompagne et qui fait leur valeur empêche cependant qu'ils soient connus et viennent redonner courage à ceux qui désespèrent. Ils existent néanmoins. Je citerai en premier, pour la dimension prophétique qu'elle revêt à mes yeux, comme figure anticipatrice des relations fraternelles entre Juifs et chrétiens vivant en paix sur la même terre, une histoire belle et émouvante : elle raconte l'accueil des séminaristes de Beit Jala par le rabbin d'une synagogue de Jérusalem et toute sa communauté.

Un beau soir, dans le cadre d'une initiative autorisée et encouragée par l'ensemble des autorités ecclésiales et des responsables du séminaire, les séminaristes, de jeunes arabes de Palestine, d'Israël et de Jordanie, faisant leurs études au séminaire de Beit Jala, ville voisine de Bethléem, franchissent à pied le talus-frontière qui permet d'éviter le poste de contrôle et se rendent en autobus à Jérusalem. C'est la première fois qu'ils viennent « en invités » dans la partie ouest de la ville (du côté de l'ennemi !), et surtout invités par des Juifs à venir dans leur synagogue pour assister à l'office du shabbat. Leur connaissance du judaïsme leur vient du cours qu'ils ont reçu, au séminaire, sur l'histoire du judaïsme. Ils sont tendus et nerveux : en soi, le projet, qui s'inscrit pleinement dans une démarche de dialogue entre Juifs et chrétiens, est audacieux. Il demande du courage et on comprend leur inquiétude.

Le rabbin les accueille chaleureusement à leur arrivée sans qu'ils soient complètement rassurés. Il les présente à l'assemblée et l'office commence. Ils sont un peu perdus au milieu de la communauté. Soudain, au cours de l'office, le rabbin envoie chercher, dans son bureau, la Bible en arabe qui s'y trouve et demande alors à un des séminaristes de venir lire le psaume en arabe. C'est gagné ! Ils se détendent peu à peu et finissent par se joindre aux chants de la communauté. À la sortie, celle-ci les entoure et leur manifeste sa joie de les accueillir. Les séminaristes sont rentrés à Beit Jala remplis de joie et d'émerveillement.

Personne n'a su cette histoire, en dehors des séminaristes et de la communauté juive de cette synagogue. Mais, ce jour-là, le dialogue judéo-chrétien a fait un immense pas en avant, en dépit de (ou grâce ?), il faut le dire, aux événements du Proche-Orient.

En France également, on a parfois la chance d'être témoin de ces petits signes d'espérance dont personne ne parle dans les médias. Ainsi, à Paris, il existe un groupe « Bible-Coran » qui réunit des femmes juives, chrétiennes et musulmanes autour des textes fondateurs de leur foi et, tout récemment, dans le cadre de la rentrée universitaire de l'Institut Catholique de Paris, un rabbin est intervenu à titre de conférencier, dans une session ayant pour thème « l'accomplissement des Écritures ».

2.2. *La nécessité de redéfinir les conditions d'un dialogue*

À la lumière de ces quelques exemples, il apparaît que bien souvent, faute de mettre la même réalité derrière les mots que l'on utilise, les conditions du dialogue ne sont plus réunies. La prégnance du conflit israélien dans la société française et la menace, malheureusement déjà mise à exécution, de le voir utilisé, dans le contexte de certaines cités à forte population musulmane, pour justifier une recrudescence de violence contre la communauté juive, rendent absolument nécessaire la redéfinition d'un certain nombre de mots de manière à ce que s'élabore un nouveau code de communication, commun à toutes les parties en présence. Par exemple, que désigne-t-on précisément quand on parle de Juifs, d'Israël ou d'Arabes ? Qui sont « les Juifs » ou « les Arabes » ? Que veut dire « soutenir Israël » ou « être pour les Palestiniens » ? N'est-il pas urgent et indispensable, pour éviter de dangereux amalgames, de distinguer les référents de ces termes si l'on veut ensuite les articuler correctement ? Ainsi, me semble-il, pour ne prendre que cet exemple³⁷, des expressions comme « les Juifs » ou « le peuple juif » renvoient d'abord à la tradition religieuse monothéiste du peuple d'Israël dont témoigne la Bible³⁸. Dispersés à travers le monde entier, les Juifs partagent la même histoire et ont une mémoire commune de leur passé. Certains d'entre eux sont devenus citoyens israéliens en vertu de la Loi du retour dont l'article 4(b) précise le critère de judéité : « Est considéré comme Juif celui qui est né de mère juive ou qui s'est converti au judaïsme et qui n'appartient pas à une autre religion. »

37. Le même raisonnement s'appliquerait à l'expression « les Arabes » pour faire valoir qu'ils ne sont pas tous musulmans, Palestiniens et de potentiels kamikazes !

38. Voir l'article « Juifs » dans GRESH et VIDAL, *Les 100 clés du Proche-Orient*, p. 343-348.

Tous les Juifs n'étant pas Israéliens, il importe, par conséquent, en particulier dans le contexte du conflit israélo-palestinien, de veiller à la précision des termes employés : si fort que soit leur lien avec l'État d'Israël, « les Juifs » ne sont pas tous partie prenante au même degré dans ce conflit. De même, l'État d'Israël étant une démocratie où le débat politique a toute liberté pour se déployer, la diversité des options politiques empêche de considérer que tous les « Israéliens » ont le même point de vue sur la gestion militaire de la deuxième Intifada ! Le respect de ces distinctions est important pour le dialogue entre chrétiens et Juifs, de manière à éviter les amalgames et à pouvoir se situer sans équivoque dans le débat français actuel. Affirmer son soutien au peuple juif (dans son attachement à la terre de Palestine et dans son droit à vivre en sécurité à l'intérieur des frontières de l'État d'Israël) et critiquer la politique actuelle du gouvernement israélien sans être aussitôt taxé d'antisémitisme doit être possible³⁹.

Dans cette perspective, conscient à la fois de l'impasse dans laquelle se trouve actuellement le dialogue entre Juifs israéliens et chrétiens arabes palestiniens et de la nécessité de réfléchir à de nouvelles modalités de dialogue adaptées au contexte spécifique du conflit, après trois ans d'Intifada, le Patriarche latin de Jérusalem a pris l'initiative de créer une commission pour le dialogue avec le judaïsme. Avant même que son mode de fonctionnement et les conclusions de son travail ne soient connus⁴⁰, cette commission témoigne, du simple fait de son existence, de sa conviction que le dialogue entre Juifs et chrétiens de Terre sainte a un rôle important à jouer dans la recherche de la paix.

39. De nombreux livres et articles de journaux alimentent ce débat. On citera, à titre d'exemple, le livre de P. BONIFACE, *A-t-on le droit de critiquer Israël?*, Paris, Robert Laffont, 2003, ainsi que le manifeste « Une autre voix juive », paru dans le journal *Le Monde* (6-7 avril 2003) (en ligne sur <www.uneautrevoixjuive.com/histoire.html> avec deux textes de soutien sur <<http://autre.voix.free.fr/voixchretienne.htm>>). L'article d'E. MORIN, « Antisémitisme, antijudaïsme, anti-israélisme » publié dans le journal *Le Monde* (19 février 2004) (plusieurs mois après la rédaction de cet article) développe magistralement ce point de vue.

40. Ce texte, intitulé « Réflexion sur la présence de l'Église en Terre Sainte », a été communiqué par le patriarcat latin le 3 décembre 2003.

2.3. Vers un nouveau dialogue « interreligieux »

Très récemment, des initiatives nouvelles pour une écoute mutuelle entre croyants juifs, chrétiens et musulmans et une relecture commune de leurs histoires respectives sont venues elles aussi témoigner d'un même engagement sur le chemin du dialogue interreligieux. Si leur objectif était plus large que le dialogue entre Juifs et chrétiens et se situait, de ce fait, à un autre niveau, au-delà de la relation constitutive entre le judaïsme et le christianisme, ce type de dialogue n'en concernait pas moins les Juifs et les chrétiens dans leur rapport à la communauté musulmane. Peut-être même une nouvelle figure de l'avenir du dialogue judéo-chrétien s'est-elle jouée, dans ces deux événements.

En février 2003, 200 pèlerins français, juifs, chrétiens et musulmans, participent au « voyage pour la paix » organisé par l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien*⁴¹. « Une expérience spirituelle nouvelle [...] puisant à la source d'une expérience interreligieuse [...] qui servira [...] à dégager de nouvelles voies pour la rencontre des hommes de foi et de bonne foi⁴² », écrit le rabbin Philippe Haddad pour expliquer sa décision de se joindre au groupe avant de retracer les temps forts de ce voyage et de témoigner de sa force de transformation des cœurs. Le dialogue fictif, à valeur de parabole, entre un enfant juif et un enfant palestinien qui termine son ouvrage l'exprime avec une émouvante sobriété: le « je veux vivre » du premier et le « je veux que mes enfants vivent » du second se changent en un « je veux que tu vives » auquel répond un « je veux que tes enfants vivent ». Rencontrer, écouter pour comprendre, se laisser émouvoir par les souffrances des deux côtés, tenir le choix de l'Un et de l'Autre: les événements du Proche-Orient donnent toute sa chair à ce cahier des charges du dialogue entre croyants.

Le voyage à Auschwitz et à Birkenau, effectué par 500 personnes, dont des représentants des trois communautés religieuses, venues de tous pays, dont Israël et la France, à l'initiative du père Émile Shoufani, curé de Nazareth, est lui aussi un magnifique témoignage des prodiges qui s'accomplissent quand des communautés qui s'ignoraient commencent à se rencontrer et à partager leurs histoires respectives, à comprendre la souffrance de l'autre sans la mesurer à l'aune de la sienne, à exprimer des

41. Un nouveau voyage de ce type a eu lieu au mois de novembre 2003.

42. HADDAD, *Israël, j'ai fait un rêve*, p. 22.

paroles de compassion. Pour les rabbins Daniel Fahri et Michel Serfaty qui se sont exprimés en ce sens, la démarche de ce voyage avait quelque chose de messianique. C'est tout dire de son caractère unique et de l'espérance dont il a été porteur.

Conclusion

L'impact, majeur, des événements du Proche-Orient sur le dialogue judéo-chrétien lui laisse-t-il un avenir ? Le terrible symbole du mur de séparation qui se construit en Israël n'est-il pas en lui-même une réponse ? Constaté l'effet destructeur de ce conflit sur les relations entre les personnes n'est-il pas la seule conclusion que l'actualité oblige un peu plus chaque jour à tirer ?

Certes, on peut espérer que Juifs et chrétiens continueront de se rencontrer et d'approfondir leur connaissance mutuelle. Mais la réalité politique du Proche-Orient s'impose désormais comme une donnée inévitable au cœur de leurs échanges. Quel poids aurait, en effet, une réflexion théologique déconnectée des événements de l'actualité, qu'elle soit politique, sociale ou religieuse ? Les circonstances présentes, me semble-t-il, obligent, à affronter la redoutable question de la juste relation à établir entre le peuple de l'Israël biblique et le peuple de l'État d'Israël. Le récent article d'Edgar Morin invite, en tous cas, à aller dans ce sens. En effet, pointant les « glissements » actuels de l'anti-israélisme vers l'antijudaïsme que provoquent, dans le monde islamique, « la répression israélienne et le déni israélien des droits palestiniens », le sociologue ajoute : « Plus les juifs de la diaspora s'identifient à Israël, plus on identifie Israël aux juifs, plus l'anti-israélisme devient antijudaïsme⁴³. »

Plus largement, le principal impact du conflit au Proche-Orient n'est-il pas d'appeler Juifs et chrétiens, quel que soit leur niveau de responsabilité, à mieux penser le rapport du théologique et du politique ? La complexité du dossier est à la hauteur de l'enjeu !

43. MORIN, « Antisémitisme, antijudaïsme, anti-israélisme », p. 1, 14.

RÉSUMÉ

Au retour d'un séjour à Jérusalem, l'auteure évalue l'impact du conflit israélo-palestinien sur le dialogue entre Juifs et chrétiens. En Israël et dans les territoires palestiniens, ce dialogue est fortement marqué par le contexte politique. Un engagement commun en faveur de la paix et de la tolérance religieuse en est désormais la condition première. Les circonstances présentes obligent à articuler le dialogue théologique sur l'actualité et à poser la question de la juste relation à établir entre le peuple de l'Israël biblique et le peuple de l'État d'Israël.

ABSTRACT

After a trip to Jerusalem, the author evaluates the impact of the Israeli/Palestinian conflict on the Jewish Christian dialogue. Within the bounds of Israel and the Palestinian Territories, the dialogue is now deeply influenced by the political context. A common quest for peace and religious tolerance becomes the condition of the dialogue. The current circumstances force us to articulate the theological dialogue according to the present day events and to ask what would be the correct relationship between the Biblical Israel and the people of the modern nation of Israel.